

**Pourquoi se soucier d'environnement ?**  
Alors qu'il y a tellement d'autres choses à faire...



Oui, je suis un *environmentaliste*, mais ce n'est pas l'affaire de tous, semble-t-il. C'est en discutant avec une collègue, qui me parlait de ski tout en déplorant la pluie de février, que la question a surgi : «*Pourquoi te consacres-tu à des questions aussi déprimantes, alors qu'il y a tellement d'autres choses à faire?*» J'aimerais répondre brièvement et conclure en formulant quelques idées qui pourraient servir en vue de la Journée institutionnelle sur l'environnement qui aura lieu ce printemps.

D'abord, je m'occupe d'environnement, parce que tout ce qui a un prix pour nous en dépend. Faites la liste de ce qui compte et vous verrez à quel point notre *qualité de vie* est tributaire d'un habitat sain, d'un approvisionnement en ressources tirées du sol et des services offerts par la nature. Il en va ainsi pour 7,7 milliards d'humains et 9 millions d'espèces vivantes. Sur une planète morte, on ne vit pas ; sur une planète polluée, on vit plus malade ; sur une planète déréglée, on souffle le chaud et le froid. La crise dans laquelle l'Anthropocène (comme phénomène et non comme époque géologique) a plongé l'humanité est devenue un enjeu collectif sans précédent. Saviez-vous que nous sommes la première génération à comprendre l'effet global et cumulé des actions humaines sur l'environnement et la dernière à pouvoir rectifier le tir ? Même s'il est largement ignoré, cet enjeu collectif a une portée *institutionnelle*: il faudra apprendre à vivre avec la chaleur accablante des canicules (qui seront trois fois plus fréquentes d'ici 2035), des risques accrus d'inondations et de verglas, de nouvelles sources de pollution, des risques d'épidémies, des espèces invasives et des événements climatiques extrêmes. Les changements globaux, c'est un enjeu de santé publique qui modifiera notre manière de vivre et de travailler à Lionel-Groulx.

Ensuite, je me soucie d'environnement parce qu'il est erroné de croire que c'est l'affaire de quelques-uns et que nous ne pouvons pas vivre autrement. Répéter que c'est d'abord une question de volonté politique ou que les technologies nous sauveront, c'est imaginer que la transition (s'il y en a une !) aura lieu *sans nous*. Les formes de déni sont nombreuses, mais elles se ramènent toutes au confort et à l'indifférence. Comment des citoyens qui ont une empreinte écologique équivalant aux ressources de 4 planètes Terre peuvent-ils sincèrement croire qu'ils n'y sont pour rien et qu'ils ne peuvent pas faire des choix différents? Et je ne dis rien des inégalités mondiales qui lessent notre responsabilité. En plus de l'enjeu collectif, il y aurait donc un enjeu *personnel*: choisir de vivre du côté des solutions plutôt que du côté des problèmes. Encore faut-il savoir lesquelles...

Enfin, sachant que nos propres enfants et les générations futures auront une qualité de vie *moindre* que la nôtre, j'exerce ma responsabilité à l'égard de mes étudiants en intégrant des contenus sur l'environnement. Il y a donc un enjeu *pédagogique* à partager les connaissances dont nos étudiants auront besoin pour être des citoyens avertis et mobilisés. Et d'autres font mieux ! Le département de théâtre du Collège, qui inclut les programmes Interprétation, Théâtre musical et Production, est en voie d'adopter un *Guide des pratiques écoresponsables* afin que professeurs, techniciens et étudiants puissent intégrer à leur passion pour la scène des actions qui réduiront leur impact environnemental. Chaque département, à l'instar de celui de théâtre, peut donc y contribuer.

En somme, je me soucie d'environnement, parce que c'est ainsi que je me réalise : j'aime la nature, j'aime la vie et je tente de demeurer en santé. Je ne peux concevoir l'avenir de ma petite-fille (car je suis grand-père par alliance) sans un engagement pour elle et sa génération. Quand j'affirme que c'est ainsi que je me *réalise*, je veux dire que ce n'est pas un effort ni une contrainte de faire ma part : c'est une joie, un plaisir, une façon de *cohabiter* avec moi-même, avec les autres et avec la nature.

Lors de son allocution de la rentrée, notre directeur général a affirmé qu'une journée institutionnelle sur l'environnement aurait lieu ce printemps. M. Beauchamp souhaite ainsi consulter la communauté pour intégrer au plan stratégique nos préoccupations *personnelles, institutionnelles et pédagogiques* liées aux enjeux environnementaux. En songeant à cette demi-journée (qui ne remplacera pas le Jour de la Terre), mon souhait est que le collège choisisse de dévoiler un engagement afin de montrer, par l'exemple, qu'il a à cœur l'environnement. Au moment où nos propres étudiants se lanceront, avec ceux du monde entier, dans des grèves pour la planète (et pour leur avenir), comment notre collège les soutiendra-t-il ? Signerons-nous un pacte, nous inspirerons-nous des cégeps les plus actifs, planterons-nous le transport collectif gratuit pour nos étudiants, planterons-nous des arbres sur notre îlot de chaleur (le campus) ? Bref, la consultation conduira-t-elle à une vision assortie d'engagements ou à un joli plan sur papier glacé formé d'une dizaine de verbes d'action ?

Pour ma collègue, j'ajouterais une réflexion «philosophique». Je crois que l'humanité, par l'intermédiaire des citoyens engagés et des collectivités durables, est appelée à évoluer en concevant autrement ce qui a *du prix dans une vie*. Si la *Planète s'invitait partout*, au parlement, dans la rue et dans les collèges, cela pourrait nous inciter à refuser qu'on dilapide le patrimoine naturel commun (au nom de la croissance et du progrès) en trois générations seulement ! Mon espoir était aussi celui d'Arne Naess, le père de l'écologie profonde, qui estimait que c'est en éprouvant la joie au contact de la nature qu'on en vient à la protéger et non en agissant par obligation :

*«Malheureusement le discours moral a envahi la réflexion écologique, et les gens pensent qu'on leur demande surtout de se sacrifier, de se montrer plus responsables, davantage concernés et d'avoir plus de moralité. D'après moi, il faut plutôt s'appuyer sur la joie que suscitent en nous une ouverture et une sensibilité accrue à la diversité de la vie et aux espaces naturels. Nous pouvons tous y contribuer individuellement, mais c'est aussi une question politique, locale et globale.»*

Daniel DESROCHES

Professeur au département de philosophie